

Pointe-à-Pitre, capitale éphémère des lettres caribéennes

Habituellement dévolue aux sports nautiques et au farniente, la petite station balnéaire du Gosier, près de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe) est devenue pendant quatre jours, du 25 au 28 novembre, la capitale des Lettres caribéennes, à l'occasion du premier Congrès des écrivains de la Caraïbe.

Originaires de Cuba, du Surinam, d'Haïti, de la République dominicaine, de Sint-Maarten, du Belize, du Venezuela, de Jamaïque, de Porto Rico, de Martinique ou de Guyane, près de soixante écrivains ont répondu à l'appel lancé par Victorin Lurel, président de la région Guadeloupe et fondateur de ces rencontres coordonnées par l'universitaire Roger Toumson et le romancier et poète Ernest Pépin.

Qu'ils soient anglophones, hispanophones, francophones, ou néerlandophones, tous ces auteurs ont le créole en partage. Au-delà des barrières linguistiques et géopolitiques, l'objectif de ces rencontres était de dresser un état des lieux de cet espace culturel, à travers la création de l'Association des écrivains de la Caraïbe. Et de fédérer savoirs et savoir-faire pour promouvoir ce « sixième continent » (Victorin Lurel) qui compte quatre Prix Nobel de littérature : Saint-John Perse, né en Guadeloupe, Octavio Paz, originaire du Mexique, V.S. Naipaul (natif de Trinité-et-Tobago) et Derek Walcott, originaire de Sainte-Lucie et invité d'honneur de ce Congrès.

A travers de multiples exposés portant sur des sujets aussi divers que les courants littéraires (doudouisme, spiralisme, négritude...), la question des langues, l'adaptation théâtrale ou cinématographique, les problèmes liés à l'édition et à la diffusion des œuvres, le caractère « fragmenté » de cet espace et la nécessité « de se penser comme un tout » (Gary Victor) ont été mis en lumière. Ainsi que le besoin d'une meilleure (re) connaissance de ces littératures au sein même de l'espace caribéen. Ce qu'a relevé Catherine Le Pelletier, débutant son intervention par un tonitruant « *Le paysage littéraire guyanais existe bien* », avant d'évoquer les courants de cette « littérature de résistances » : créole, francophone mais aussi amérindien, « longtemps tenus sous silence ». Pour sa part, Della Blanco a conclu son tour d'horizon historique de la littérature dominicaine par cet appel : « *Il est temps d'aller dans le détail de ce que nous sommes, la littérature de la République dominicaine n'est pas un petit détail.* »

« Frontières coloniales »

Contre le cloisonnement (notamment celui de l'enseignement, encore enfermé « dans ses frontières coloniales », selon Merle Collins, native de la Grenade), et le manque de visibilité, nombre d'intervenants ont insisté sur la création de mécanismes d'aides à la diffusion et à la traduction. Dans ce domaine, Yolanda Wood, la directrice de Casa de las Ameri-

cas (centre de recherche cubain sur la culture et la littérature sud-américaine et caribéenne) a plaidé pour la création d'un fonds de soutien à la traduction. De son côté, la romancière cubaine Karla Suarez a proposé la mise en place d'une bibliothèque itinérante.

Reste la grande question : celle du pouvoir. C'est le romancier haïtien Lyonel Trouillot qui l'a posée abruptement : « *Qui a le droit de nommer les littératures caribéennes ? Est-ce nous ou les universités et les maisons d'édition occidentales ? Qui définit les grands écrivains haïtiens ? Certainement pas les lecteurs haïtiens. Il est donc urgent de créer de nouveaux réseaux pour débattre en toute liberté de ce que nous faisons, sinon tout ceci ne sera que vains bavardages.* » Les débats ont mis en évidence deux points de vue sur les rapports entretenus avec les lieux de consécration (Paris, Madrid, Londres ou New York). Le premier, celui des Antillais, est quelque peu marqué par le pessimisme et la déploration. Raphaël Confiant a ainsi prononcé une « *Élégie pour une langue qui se meurt* » (le créole), tandis qu'Ernest Pépin parlait d'une littérature antillaise « *déterritorisée* », « sans autorité qui décide ni de sa diffusion ni de sa promotion ». « *Nous sommes une littérature solitaire et peut-être sans territoire* », a-t-il conclu. Le second point de vue a été développé par les auteurs anglophones, hispanophones ou francophones, parmi lesquels Roberto Zurbarano, de La Casa de las Americas : « *Nous ne sommes pas en compétition avec les autres*

grands éditeurs. Nous avons notre propre marché. Il faut cesser de penser qu'il n'y en a qu'un, qui serait celui de la métropole. » Rodney Saint-Eloi, écrivain haïtien et éditeur (Mémoire d'encrier) a réagi fortement contre une forme de « victimisation » : « *Je ne partage pas cette vision d'un espace compliqué. Nous devons cesser de nous autodétruire. La Caraïbe existe bien, c'est un lieu, un imaginaire. Il est grand temps de renverser le regard, de déplacer la périphérie et de se voir caribéens et habitants du monde. Oui, il faut que nous nous regardions avec plus de désir...* »

Malgré ces oppositions, le Congrès s'est achevé sur la signature d'une charte et la création de l'Association des écrivains de la Caraïbe. Une structure dont la première tâche sera de mettre en place notamment un fonds d'aide à la traduction, une bibliothèque itinérante, un prix littéraire. Le tout avant la tenue d'un prochain congrès, prévu en 2010, dans un lieu qui reste à définir. Sur ce point, Lyonel Trouillot a son idée. « *Il ne faudrait pas que ce Congrès devienne une arme aux mains des intellectuels tourmentés antillais pour obtenir plus de pouvoir, de reconnaissance ou d'argent de la part de la France. A ce titre, je pense que Cuba et Haïti ont un rôle déterminant à jouer dans cette aventure. Cuba parce qu'il a un avantage institutionnel sur les autres avec Casa de las Americas, qui est une vraie force de propositions. Et Haïti parce qu'il y a la population et l'ancienneté de sa littérature.* » ■

Christine Rousseau

Haïti, partir ou rester

Par une heureuse coïncidence, qui illustre la richesse et la diversité de la littérature caribéenne, trois romans haïtiens paraissent simultanément. A commencer par un récit autobiographique sensible et émouvant (malgré quelques affadissements dus à la traduction) de l'une des figures de proue de cette littérature, Edwige Danticat.

Née à Port-au-Prince en 1969, la romancière anglophone a 4 ans lorsque ses parents décident de s'exiler à New York. Faute de moyens pour emmener tout le monde, le père confie Edwige et Maxo, deux de ses enfants, à Joseph, son frère, et à son épouse. Durant près de dix ans, la petite fille vit donc à Bel Air, un quartier de la ville, près de cet oncle pasteur. Jusqu'au jour où il lui faut retrouver ses parents et renouer

des liens distendus par l'exil. De loin en loin, elle garde cependant contact avec son oncle et avec son île, secourue par les coups d'Etat meurtriers. Echappant aux « tontons macoutes » de Duvalier père et fils, Joseph est pourchassé par les partisans de leur successeur, Aristide. A l'heure des retrouvailles avec son frère malade, une autre tragédie l'attend à Miami...

Violence et pauvreté

Si les frères Danticat ont réussi à s'extraire de la violence et de la pauvreté de Port-au-Prince, les deux sœurs du magnifique roman de Yanick Lahens n'ont guère eu d'autre choix que de survivre dans cette île maudite. Alors qu'Angélique, infirmière au corps défait, a trouvé refuge dans le culte pentecôtiste et l'attention

portée à ses malades, Joyeuse, elle, exhale une soif de vivre sauvage, « avec ses fesses à embarquer tous les trottoirs ». Entre la fougue de l'une et la bonté terne et sèche de l'autre se tient leur mère, entourée de ses dieux vaudous. Le temps d'une journée et d'une attente – celle de Fignolé, leur jeune frère, ex-militant du Parti des démunis trahi par les siens –, les deux femmes arpentent la ville et leur mémoire. A travers l'alternance de leurs voix, pleines de rage, de colère, de désirs inassouvis, mais aussi d'amertume et de rancœur, Yanick Lahens dépeint d'une écriture fine, précise, poétique et sensuelle, le destin d'une famille ordinaire.

Elle évoque avec force la décomposition d'un pays, où se dessinent pourtant les ferments d'un espoir : celui d'une dignité retrouvée.

Plus qu'une affaire de dignité, c'est une question de survie qui agite Pierre Jean, le héros de Gary Victor. Ecrivain reconnu dans son pays, mais en panne d'inspiration, amant malheureux – sa maîtresse vient de le quitter –, ce personnage cherche, un soir, à s'oublier dans l'alcool. Dès lors, Gary Victor va nous entraîner dans une intrigue vertigineuse où se mêlent enquête policière et réflexion sur la création, le mensonge, la mémoire, l'oubli, mais aussi errances oniriques dans l'âme haïtienne. ■

Ch. R.

Adieu mon frère, d'Edwige Danticat, traduit de l'anglais par Jacques Chaber, Grasset, 340 p., 19,90 €.

La Couleur de l'aube, de Yanick Lahens (éd. Sabine Wespieser, 214 p., 20 €.

Banal oubli, de Gary Victor (éd. Vent d'ailleurs, 188 p., 16 €.